

# L'INSURGÉ

**BUREAUX**

6, rue des Alexiens, 6, BRUXELLES  
ANNONCES : 20 cent. la ligne

**ORGANE**

**COMMUNISTE-ANARCHISTE.**

**ABONNEMENTS**

Un an : 3 fr. ; 6 mois : fr. 1-50 ; 3 mois : 75 c.  
UNION POSTALE : Le port en sus.



## POURQUOI JE SUIS ANARCHISTE

Si incorrect qu'il soit pour un militant socialiste de parler de son insignifiante personne, qu'il me soit permis de donner ici quelques explications nettes sur les raisons qui m'ont déterminé à embrasser définitivement des opinions que je ne partageais pas complètement hier.

Beaucoup de mes amis s'étonnent, en effet, de me voir aujourd'hui combattre dans les rangs anarchistes et me demandent la cause de mon revirement.

Je me sens tout à fait à l'aise pour leur répondre. Il n'en serait pas de même, sans doute, si, au lieu d'avoir fait un pas à gauche, au lieu de m'être engagé plus avant dans la voie révolutionnaire, j'avais honteusement exécuté une conversion à droite, comme un trop grand nombre d'entre nous, hélas !

Un seul mot suffit, d'ailleurs, pour donner la clef de ma transformation, ou, pour mieux dire, de mon perfectionnement. Tout le secret de ma conduite réside dans une qualité que je me flatte de posséder en tant que vulgarisateur des idées nouvelles : la SINCÉRITÉ.

Dépouillez le théoricien collectiviste ou blanquiste des inavouables appétits qui le dominent et qui altèrent en lui l'instinctive passion de la Justice, soufflez-lui au cœur un peu de cette rare vertu qui s'appelle le désintéressement, en un mot rendez-le sincère, et fatalement, un jour ou l'autre, il deviendra ce que je me fais honneur d'être devenu : un fervent et dévoué propagateur des données anarchistes.

Maudite ambition, es-tu donc si profondément ancrée dans l'esprit des individus, que les plus clavoyants, les plus développés ne puissent, dans l'intérêt commun, s'affranchir de ton joug !

L'homme est, de sa nature, essentiellement égoïste, c'est entendu : mais la satisfaction qu'il recueille de la semaille des principes qui lui sont chers et de leur éclosion dans l'esprit de ses semblables, ne devrait-elle pas lui suffire comme jouissance intime ?

Rien ne serait plus désirable pour le bonheur de tous ; malheureusement le milieu so-

cial dans lequel nous évoluons depuis des siècles, a occasionné chez l'homme une telle perturbation du sens moral, que la plupart d'entre nous ne renoncent à leurs privilèges présents ou futurs que lorsqu'un événement fortuit les y contraint.

De là l'inébranlable obstination des principaux adeptes des écoles socialistes autoritaires. Leur préconisation de la propagande électorale, comme moyen, et de l'Etat ouvrier, comme but, s'appuie moins sur des constatations historiques et philosophiques, comme ils le prétendent, que sur des considérations d'ordre personnel.

— « L'Anarchie, disent-ils, est l'idéal suprême de la Révolution ; nous sommes, en principe, anarchistes. Mais, en hommes pratiques, nous devons reconnaître que l'humanité ne passera pas, sans transition, de l'état d'asservissement à celui de liberté absolue. Aussi sommes-nous partisans d'un régime intermédiaire dans lequel, la propriété étant devenue collective, les pouvoirs publics se trouveront aux mains de la classe des producteurs. En conséquence, nous sommes d'avis que le Proletariat doit lutter, pour la conquête de ces pouvoirs, sur le terrain électoral. »

Traduisez :

— « Mis au pied du mur, nous sommes obligés de reconnaître, avec Blanqui, que l'Anarchie est l'avenir de l'humanité. Mais nous nous en fichons comme de notre première bretelle. Il serait absurde, de la part d'hommes pratiques, de travailler dans un but aussi éloigné de nous. Aussi trouvons-nous préférable de nous déclarer partisans d'un système intermédiaire qui nous permet de pontifier au sein de comités et de groupes plus ou moins ouvriers et de nous faire offrir de bonnes petites candidatures municipales ou législatives. »

Telle est l'interprétation scrupuleusement exacte des sentiments secrets de ces cabotins.

Sans partager leur criminel cynisme, j'ai longtemps cru, comme ils feignent d'y croire encore, à l'efficacité de l'agitation électorale.

Selon moi, l'expérience n'avait pas été suffisamment faite. Je la considère, aujourd'hui, comme concluante.

Grâce aux plus pénibles sacrifices, le parti ouvrier allemand est parvenu à envoyer vingt-cinq députés au Reichstag. Quel avantage en a-t-il recueilli ? En ce moment même, les travailleurs de Francfort se voient obligés de protester, dans le *Sozialdemokrat*, contre la trahison de leurs représentants.

Qu'ont fait, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, les conseillers socialistes Joffrin, Vaillant, Chabert ? Rien que compromettre dans ces milieux pourris la dignité de classe de leurs mandants.

Attendez-vous donc, ô votards, pour obtenir des résultats positifs, d'avoir la majorité dans les assemblées délibérantes ? Allons, allons ! Vous n'êtes pas assez simples pour caresser un pareil rêve.

La majorité ! Mais comment le parti du travail peut-il sérieusement y viser, avec les faibles ressources dont il dispose, alors que ses adversaires ont pour soutiens, non seulement l'or et les journaux, mais encore la faveur administrative et gouvernementale ?

Ce sont ces réflexions — jointes à celles de même nature que m'ont inspirées les piteuses mises en demeure pratiquées récemment par les ouvriers de Paris, de Lyon, de Londres et de Bruxelles auprès de leurs dirigeants respectifs — qui ont effacé en moi tout vestige de confiance dans l'emploi, même temporaire, du suffrage universel et des moyens pacifiques.

Ces épreuves successives doivent être décisives pour tout révolutionnaire dépourvu d'aspirations malsaines.

Et si on les considérait comme insuffisantes, il n'y aurait qu'à jeter les regards sur les résultats de la propagande anarchiste, pour se convaincre de la supériorité de celle-ci. En moins de deux ou trois années, le nombre des niveleurs anarchistes a plus que décuplé.

Exposées avec éloquence dans les réunions publiques et sur les bancs de la Cour d'assises, leurs théories ont eu un retentissement considérable. Les travailleurs intelligents et décidés ont pu se convaincre qu'il y avait quelque chose là, et sont venus à elles en grand nombre.

De telle sorte qu'aujourd'hui le parti révolutionnaire se trouve divisé en deux camps bien distincts : d'un côté les farceurs et les dupes, de l'autre les militants consciencieux et conscients.

Qu'on m'appelle imbécile, si l'on veut : mais je préfère planter ma tente parmi les derniers.

LUCIEN PEMJEAN.

## LE TORCHON BRULÉ

Eh bien ! Que disais-je ? Voilà les socialistes allemands qui commencent à se dégoûter du suffrage universel !

Nous lisons, en effet, dans une lettre qu'une fraction importante d'électeurs ouvriers vient d'adresser au *Sozialdemokrat*, des reproches d'une amertume transcendante à l'adresse des 25 députés socialistes.

Les braves gens de la boîte électorale reconnaissent enfin qu'ils ont été indignement bernés par leurs fameux mandataires.

Ce n'est pas nous, mes bons amis, qui vous plaindrons. Vous aviez besoin d'une leçon; vous l'avez eue: tant mieux!

Puisse-t-elle vous décider à faire votre *meâ culpâ* et vous convaincre de la nécessité de mettre en pièces cette boîte à trahison qui a nom URNE ÉLECTORALE!

Nous vous l'avons dit maintes fois et nous vous le répétons—avec plus de chances d'être entendus cette fois—le jour où vous lancerez au vent le bulletin de vote et votre carte d'électeurs prostitués, ce jour-là, la Révolution sociale aura fait un grand pas.

Trêve donc aux jérémiades, frères allemands, et à l'œuvre!

F. M.

## LA PIERRE DE TOUCHE DES RÉVOLUTIONNAIRES

Nous sommes tellement imprégnés des idées fausses qui servent de monnaie courante dans les relations sociales, que nous nous demandons souvent s'il n'y aurait point des signes certains auxquels pussent se reconnaître les véritables révolutionnaires.

Question oiseuse! — Ce n'est pas, en effet, de la valeur présumée et toujours contestable des individus qu'il faut s'inquiéter, mais de celle des idées qu'ils émettent.

Il est aussi difficile, la plupart du temps, de distinguer les faux des vrais révolutionnaires, même pour les gens les plus expérimentés, qu'il l'est, pour les botanistes, de discerner les différences qui séparent les champignons comestibles d'un certain nombre d'espèces vénéreuses.

L'ambitieux et l'hypocrite affectent assez convenablement les allures de la sincérité pour que leur duplicité ne soit enfin dévoilée qu'après que le mal qu'ils ont causé est devenu irréparable.

Tel d'ailleurs, qui s'est honorablement comporté pendant un temps, en arrive parfois, par dépit, par amour-propre froissé, par haine d'un rival ou par lassitude, à jeter aux orties ses convictions d'antan.

Encore ces brusques revirements sont-ils moins dangereux que les louvoisements des habiles qui, commençant par mettre une sourdine à leurs trahisons, n'en viennent à se démasquer complètement qu'après une série d'étapes et d'évolutions préparatoires.

Mais, après tout, l'on a bien tort d'accuser leur versatilité. Ces hommes, au fond, n'ont jamais varié. N'ayant qu'un but dans la vie: le triomphe de leur orgueil et l'assouvissement de leurs instincts autoritaires, ils le poursuivent avec une obstination invincible.

Tous les moyens leur sont indifférents pour y parvenir: la révolution aussi bien que la contre-révolution.

N'espèrent-ils plus trouver, dans l'arène révolutionnaire, la satisfaction de leurs instincts dominateurs, ils se décident à faire volte-face, sauf à user de l'art des transitions, afin de se ménager un retour possible en cas d'imprévu.

Leurs variations apparentes sont puisées dans l'art de parvenir.

Il serait désirable, sans doute, que l'étude combinée de la physiognomonie et de la phrénologie permit de jauger avec certitude le plus

ou moins de sincérité des sentiments intimes; mais tous les diagnostics de ce genre, éminemment trompeurs pour le présent, ne garantissent pas l'avenir.

Les Anarchistes n'affichent point la prétention de dicter leurs jugements; leur rôle se borne, en général, à fournir des éléments d'appréciation et à mettre le public à même de juger en connaissance de cause.

Le véritable propagandiste n'ignore point que l'importance de sa personnalité diminue à mesure que les autres s'éclairent à son exemple.

Le faux révolutionnaire, au contraire, tend exclusivement à s'entourer de subalternes et de médiocrités qui travaillent incessamment à accroître sa popularité.

Tel l'amant de Sapho qui faisait dresser des perroquets auxquels on apprenait à moduler sur tous les tons: «Paphon est un Dieu.»

Paphon, de nos jours, a trouvé des imitateurs.

Le véritable révolutionnaire ne réclame, en sa faveur, aucun avantage qui ne puisse être partagé par ses coreligionnaires.

Tout ce que préconise le faux révolutionnaire, au contraire, a beaucoup moins pour objet l'intérêt collectif que sa gloire personnelle.

Le premier estime qu'il ne fait que son devoir strict lorsqu'il coopère, dans la mesure de ses forces, à la cause commune.

Le second croit faire un grand sacrifice lorsqu'il daigne descendre des hautes régions qu'il occupe pour offrir son puissant concours à d'humbles prolétaires.

Celui-là exprime simplement sa façon de penser.

Celui-ci essaie d'en imposer. Ses discours, farcis de pronoms à la première personne, sont émaillés de ces locutions à effet (loyalement, carrément, franchement, crânement) empruntées au vocabulaire des matamores, et qui exercent une séduction irrésistible sur les natures vulgaires.

Deux hommes bien différents de caractère ont fait ressortir, à une époque déjà éloignée, avec la dernière évidence, ce contraste instructif: nous voulons parler de Marrast et de Blanqui.

Grâce à sa nature semillante, à sa façon d'entregent, Marrast était devenu, sous Louis-Philippe, la coqueluche des républicains à tête de linotte.

Ces derniers, à vrai dire, ne pouvaient guère pressentir, dans ce nouvel Alcibiade à couleurs chatoyantes, le futur défenseur soldé des fortifications de Paris, encore moins la féroce pourvoyeur des pontons et des bagnes au lendemain des tueries de Juin 48.

Il avait suffi du contact des prisons pour déceler la valeur intrinsèque de l'homme.

Après les journées d'avril 1834, cet épicurien, comblé de faveurs administratives, tenait salon dans une prison privilégiée où il menait une existence tissée d'or et de soie, admiré par les républicains et cajolé par la presse réactionnaire.

Quand ce fut le tour de Blanqui et de ses compagnons de martyre, la même administration, si tolérante pour les viveurs, se montra impitoyable pour les vaincus, en leur faisant savourer, jusqu'à la lie, toutes les horreurs de la captivité.

Il fallut les massacres de Juin pour dessiller les yeux des simples sur le compte de Marrast.

Quant à Blanqui, c'est à peine si 40 années de la captivité la plus dure suffirent à désarmer la haine amassée contre son nom, même dans le camp des révolutionnaires.

CASSIUS

## L'AUGE

*L'Ordre bourgeois, c'est l'auge immense  
Où de gros porcs sont engraisés;  
Tous les fumiers de l'opulence  
Sous leurs groins sont entassés.  
Ils se gavent du populaire,  
Ces déterreurs de capitaux!  
Ce n'est pas avec de l'eau claire  
Qu'on engraisse les aristos.*

*Ils ont tout pris, les champs, la ville,  
L'État, la Banque et le Trésor;  
Des faux savants la clique vile  
Érige un culte au cochon d'or.  
Un vin pressuré du salaire  
Les saouille au fond de leurs châteaux.  
Ce n'est pas avec de l'eau claire  
Qu'on engraisse les aristos.*

*Affamé, squelette qui navre,  
Vois-les digérer, triomphants,  
La chair qui manque à ton cadavre,  
La cervelle de tes enfants!  
Quand leur joug hideux se tolère,  
Les peuples y laissent leurs os.  
Ce n'est pas avec de l'eau claire  
Qu'on engraisse les aristos.*

*Dans leur ordure ensoleillée  
Conchiant la science et l'art,  
La haute classe entripaillée  
Fait des lois et se fait du lard.  
Tout se faisant pour leur plaisir;  
Il leur faut larbins et cataux.  
Ce n'est pas avec de l'eau claire  
Qu'on engraisse les aristos.*

*Abrutis par les folles sommes  
Qu'ils volent aux crève-de-faim,  
Ces pourceaux ne seront des hommes  
Que quand ils gagneront leur pain.  
Bientôt leur auge séculaire  
Va s'effondrer sous nos marteaux.  
Ce n'est pas avec de l'eau claire  
Qu'on engraisse les aristos.*

EUGÈNE POTTIER.

## LA GRÈVE DES TAILLEURS

Les ouvriers tailleurs de Paris adressent l'appel suivant à leurs confrères de la province et de l'étranger:

Camarades,

Nous vous informons qu'une grande réunion de la corporation a eu lieu le 26 courant et que des résolutions énergiques y ont été prises.

A la suite de ces résolutions une grève a surgi, les patrons n'acceptant pas les conditions des ouvriers.

Les patrons, certainement, ne manqueront pas de vouloir tenter de réduire à néant nos revendications en employant tous les moyens inavouables dont ils disposent, en faisant faire le travail en province, voire même jusqu'à l'étranger.

Camarades, c'est pourquoi nous vous envoyons cet avertissement, à seule fin de vous prévenir contre leurs agissements, en refusant tout travail provenant de Paris et en retenant les camarades qui voudraient aller sur Paris.

Vous le savez! la réussite de nos revendications est

sous la sauvegarde de tous les membres de la corporation, résolu à affirmer leur solidarité.

Nous sommes convaincus que vous n'y faillirez pas, en prouvant une fois de plus votre sentiment de solidarité.

La commission exécutive.

Cet appel sera-t-il entendu? Nous le souhaitons ardemment, mais nous ne l'espérons guère.

L'esprit de solidarité n'est pas encore suffisamment développé au sein des masses ouvrières.

Nous comptons davantage, pour la réussite de cette grève et pour l'ébranlement de l'édifice patronal, sur l'énergique attitude des tailleurs de Paris.

De misérables exploités les prennent au ventre et les affament : qu'ils les saisissent à gorge et les étranglent!

Sachez, frères de misère, qu'en agissant ainsi, vous ne ferez qu'user du droit de légitime défense.

Sachez qu'il est de votre devoir d'asservir et de votre salut de victimes d'opposer à la force la violence, à la cruauté la terreur!

L. P.

## BORAINS, GARDE A VOUS !

L'on veut recommencer aujourd'hui une tactique des plus funestes.

L'ambition de quelques hommes va de nouveau faire crouler l'agitation révolutionnaire au Borinage.

Les Borains savent pourtant bien que les sections socialistes — que les faiseurs du parti ouvrier veulent faire renaître — ont eu, il y a cinq ans, les plus désastreux résultats.

Los gros sous des malheureuses dupes furent volés par un ignoble filou qui s'était glissé dans les rangs socialistes; les trésoriers et les secrétaires (du moins quelques-uns d'entre eux) furent achetés par les gérants : aujourd'hui encore, il y en a qui occupent l'emploi de porions ou de mouchards.

Borains, que le passé vous serve de leçon. Si vous ne voulez plus être le jouet des traîtres et des lâches, gardez-vous de retomber dans les errements d'autrefois. Vous auriez mauvaise grâce à vous plaindre plus tard, si vous ne teniez pas compte de l'expérience, si vous n'écoutez pas la voix des compagnons désintéressés qui vous crient : Casse-cou!

Voulez-vous que vos gros sous et vos *gigots* deviennent encore la proie d'un gredin? Versez-les dans les caisses des sections.

Voulez-vous, au contraire, en faire un usage utile? Achetez des armes pour brûler la cervelle à ceux qui vous exploitent et vous asservissent.

En supprimant vos maîtres d'aujourd'hui, vous donnerez à réfléchir à ceux qui n'aspirent qu'à vous diriger demain.

Borains, plus de sections! Des armes!  
Borains, plus de blagueurs! De l'action!  
F. MONIER.

## LA PROPAGANDE par le fait en Allemagne

(Suite)

Le pharmacien était couché. Réveillé en sursaut par l'agitation de sa sonnette, il ne tarda

pas à ouvrir. Stellmacher entra seul et lui présenta une ordonnance de médecin.

Le pharmacien se mit aussitôt en devoir de la préparer. Mais Stellmacher, s'approchant tout à coup de lui, lui déclara net que ce n'était pas une ordonnance qu'il venait chercher, mais de l'argent, et le mit en demeure de lui en donner ou de périr.

Tremblant d'épouvante, l'apothicaire chercha à s'emparer d'un bouton d'alarme. Stellmacher vit son intention et se jeta sur lui, tandis que Kammerer, qui faisait le guet au dehors, s'élançait à son tour dans la boutique.

Malgré les efforts des deux compagnons, le pharmacien réussit à atteindre le bouton d'alarme. La maison fut aussitôt en éveil. Il n'y avait pas de temps à perdre. Kammerer maintint fortement le négociant, et Stellmacher, sortant de sa poche un morceau de baïonnette qu'il avait emporté en désertant, le mit hors d'état de résister davantage. Cela fait, l'un et l'autre s'empressèrent de fouiller la caisse qui ne contenait malheureusement que de 80 à 100 marks.

Stellmacher et Kammerer quittèrent immédiatement Strasbourg; le premier partit pour Zurich et le second pour Berne où il était domicilié.

Leur plan avait échoué, mais ils ne se découragèrent pas. Loin de perdre leur temps à se lamenter, ils cherchèrent sans répit une autre occasion, et ils ne tardèrent pas à la trouver.

Il y avait à Stuttgart un banquier unanimement détesté pour ses révoltantes rapines. Le supprimer, c'était, en même temps qu'accomplir un acte utile à la propagande, soulager la population indignée. Il n'y avait donc pas à hésiter.

Mais cette fois, ils se mirent à trois. Munis de revolvers, de poignards, de bombes et de cannes plombées, ils partirent pour Stuttgart. Notons que les bombes et les cannes avaient été fabriquées par Stellmacher, afin de ne laisser aucune espèce de traces à la police.

A la tombée de la nuit, les trois justiciers pénétrèrent dans la maison du banquier. Stellmacher et Kammerer entrèrent par derrière, et le troisième, Humitsch, par devant. Malheureusement, le banquier n'était pas seul; il se trouvait avec un de ses amis. Ce détail n'ébranla pas un instant la résolution des trois camarades. Stellmacher, marchant droit au banquier, lui demanda à brûle-pourpoint la bourse ou la vie. Une lutte s'engagea, et pendant que Stellmacher et Kammerer étendaient à terre, à coups de canne vigoureusement appliqués, les deux larrons (Heilbronner et Oertel), Humitsch vidait le coffre-fort.

Cependant un fâcheux accident se produisit. Le pommeau d'une des cannes, en frappant, se détacha et alla briser une vitrine. Le bruit attira du monde. Nos amis voulurent se sauver, mais il était trop tard : la cohue encombrait déjà le devant de la maison.

Ce que voyant, les trois compagnons prirent leur revolver d'une main et une bombe de l'autre, décidés à tout pour traverser la foule.

(à suivre)

## L'ACTION

Il y a quelques jours, à Lyon, le secrétaire du commissaire de police du quartier de Bellecour a été assailli, à la porte même du commissariat, par un citoyen qui lui a porté plusieurs coups de couteau dans la poitrine.

Immédiatement arrêté, l'agresseur a déclaré qu'il sortait de prison et qu'il venait d'accomplir le serment qu'il avait fait de se venger sur un homme de la police.

Qui disait donc que la propagande anarchiste ne portait pas de fruits?

## PLUS DE FRONTIÈRES

Eh bien! mais... une guerre! Les canons ne sont-ils pas tout chargés pour faucher ceux qui sont de trop? Les sabres ne sont-ils pas tout sortis du fourreau pour crever les ventres vides et les têtes montées?

D'autres fois, par suite de l'insuffisance des salaires, ce sont les produits qui gisent en trop grande quantité sur le marché, ne trouvant pas leur écoulement à l'intérieur. Conséquences immédiates et forcées : arrêt dans la production, chômage. Il s'agit d'ouvrir des débouchés. Rien de plus facile. Sous prétexte de civilisation, on lance tout simplement un corps d'armée sur un pauvre diable de pays lointain. La plèbe y perd son sang, la contrée assaillie son indépendance. Qu'importe? La féodalité financière y gagne le placement de ses marchandises accumulées.

En vérité, je vous le dis, la guerre est un mal nécessaire, mais nécessaire seulement aux intérêts bourgeois, à la satisfaction des appétits de nos dominateurs, à la stabilité de leurs prérogatives.

C'est ce qu'ont parfaitement compris et exprimé les délégués à la Conférence internationale, en votant à l'unanimité la résolution suivante, proposée par le citoyen Labusquière.

« Attendu que, si les classes dirigeantes des différentes nations, pour la réussite d'entreprises financières et coloniales très souvent suspectes, n'hésitent pas à soulever les plus périlleux conflits et fomentent ainsi entre les peuples la haine, la discorde et la guerre, les travailleurs des différents pays ont, au contraire, un intérêt commun au maintien de la paix;

« Les délégués des sociétés ouvrières d'Angleterre, d'Italie, de France, d'Espagne, réunis à Paris en Conférence internationale, déclarent, au milieu des préparatifs belliqueux de l'Europe, que ceux qu'ils représentent sont désormais unis par la plus étroite solidarité. Ils envoient un salut fraternel aux travailleurs de tous les pays.

« Ils protestent contre toute guerre, et demandent que les gros budgets de la guerre soient employés à l'avenir pour améliorer la situation morale et matérielle des travailleurs. »

Oui, guerre à la guerre! Mais pour cela, guerre à ce maudit fanatisme patriotique qui l'engendre! Le parti socialiste ne doit pas se borner, comme certains philanthropes de courte vue, à demander la disparition des guerres par l'établissement de l'arbitrage international. Ce serait là faire preuve d'une bonne dose d'innocence.

Où donc serait la sanction des décisions de cet arbitrage? Dans la soumission volontaire des nations en cause à la sentence prononcée. Mais si les peuples jugés ne trouvaient pas équitable l'arrêt intervenu et refusaient de s'y conformer? Dans ce cas, les nations médiatrices auraient recours à la force pour les contraindre à obéir.

Donc guerre, toujours guerre! Car il ne faut pas se faire illusion : les puissances désignées comme arbitres s'inspireraient bien plus, dans l'accomplissement de leur tâche, de leur intérêt propre que de l'intérêt supérieur de la justice.

Grotius a proposé le premier, dans son livre *De jure belli et pacis*, l'adoption par tous les gouvernements du système de l'arbitrage international. Mais il demandait — ce que réclament après lui les partisans de cette institution dite pacificatrice — que le jugement des parties adverses fût rendu par des parties non intéressées.

Or, avec le développement de notre commerce et de notre industrie, avec l'extension

et la rapidité de nos moyens de transport, avec les relations multiples qui se sont créées et qui s'établissent chaque jour entre toutes les régions du globe, il n'existe pas, à notre époque, une seule nation qui n'ait, directement ou indirectement, un intérêt quelconque en jeu dans les démêlés de deux ou de plusieurs autres pays.

Qu'on s'imagine l'Allemagne et l'Italie appelées à régler le conflit franco-tunisien, ou bien l'Angleterre et la Russie s'interposant pour terminer à l'amiable les contestations franco-chinoises! Bien fou qui pourrait supposer que de pareils tribunaux n'écouterait que la voix de la conscience et ne se laisseraient guider par aucune préoccupation personnelle!

Rejetons donc ces conceptions chimériques de quelques cerveaux bien intentionnés peut-être, mais certainement peu lucides, et cherchons quel est le plus sûr moyen d'en finir avec ces odieux instruments de despotisme et d'exploitation : le patriotisme et la guerre.

(A suivre.)

LUCIEN PEMJEAN.

## LA PRESSE RÉVOLUTIONNAIRE

L'administration du journal *l'Audace* informe ses lecteurs qu'elle va continuer sa publication; elle invite en conséquence tous les compagnons ayant des listes de souscription ou qui doivent quelques numéros, à régler leurs comptes le plus tôt possible.

Adresser lettres et mandats à l'administration du journal *l'Audace*, 3, ruelle Pellé, rue St-Sabin, Paris.

On nous annonce également, pour le commencement de ce mois, la réapparition du *Gleaner anarchiste*. Prix du n° de 16 pages, 15 c. Bureaux : 2, rue Germain-Pilon, Paris.

Voilà pour la France.

En Italie, vient de paraître *Il Paria*, organe anarchiste hebdomadaire se publiant à Ancône. *Il Paria* porte comme devise ces mots d'une vérité si douloureuse : « Pourquoi parler de liberté? Celui qui est pauvre est esclave. »

A Londres vient de voir le jour *The Anarchist*, dont le nom seul indique les tendances.

Allons, ça marche, ça ira!

## CORRESPONDANCES

Armentières, 27 avril 1885.

A L'ÉGOUT, TAS DE TARTUFES!!! Telle devrait la réponse des travailleurs à ceux qui sollicitent, qui quémandent leurs suffrages.

Quelle bêtise plus grande, en effet, pour les producteurs de la richesse sociale, que celle d'accorder à une poignée d'individus adulateurs et vils le droit de les gouverner, le soin de défendre leurs intérêts, en un mot la faculté de penser et d'agir pour eux. Cette comédie électorale aussi vieille qu'infecte, qui devrait faire naître dans le cœur des travailleurs un sentiment de dégoût et d'indignation, trouve encore parmi eux un grand nombre de partisans et d'adorateurs : le « 3 Mai » le prouvera clairement, car ce jour-là auront lieu à Armentières les élections municipales complémentaires. Il s'agit de combler le vide fait au conseil par la démission du grand maire, le décès de son adjoint, et l'invalidation de trois autres arlequins. Ces cinq engrenages de la

machine municipale, mis hors de service, doivent donc être remplacés par cinq autres, et, pour ce faire, on convoquera le corps électoral. Aussi voit-on depuis quelques jours toute la meute des politiques faire la chasse aux suffrages, les uns pour MM. les blancs, les autres pour MM. les rouges.

Tas de naïfs!... Qu'y aura-t-il de changé après le vote? Que les élus soient des verts ou des jaunes, quelle amélioration votre bulletin de vote, mis dans la soupière électorale, aurait-il apporté à votre triste situation? Travailleurs!... Répondez... Les caresses, les adulations, les promesses, les chopos bues sans bourse délier, les poignées de mains fraternelles, tous ce cortège de douceurs de la veille des élections aura disparu pour faire place, le lendemain, à l'insulte et au dédain. Les promesses, comme toujours, tomberont dans l'oubli, et les doléances des mandants resteront sans écho auprès des mandataires. Ne croyez pas, travailleurs, que les républicains — les rouges — s'intéressent plus que les conservateurs — les blancs — à votre situation. Ces hommes, appartenant à la même classe — la Bourgeoisie — ne peuvent être que vos ennemis. Sous la République, tout comme sous la Monarchie absolue ou constitutionnelle, le travailleur est troué de balles ou incarcéré pour de longues années, lorsqu'il réclame son droit à l'existence.

Le suffrage universel, qu'un grand nombre de travailleurs considèrent encore comme un moyen d'émancipation, n'est autre chose qu'une arme tuant la souveraineté populaire : les élus du peuple deviennent nécessairement ses bourreaux.

O travailleurs, songez donc à la folie que vous commettez en prenant le chemin de l'urne. Réfléchissez et pensez donc qu'en votant, vous souscrivez à votre propre sujétion, que vous aliérez votre souveraineté, que vous faites abdication de votre liberté! Votre devoir, pour ne pas porter atteinte à votre dignité d'hommes libres est de vous abstenir, de ne prendre aucune part à cette sinistre comédie et de vous tenir à l'écart du terrain politique sur lequel de vaillants soldats de l'Humanité sont tombés, épuisés, sans gloire ni succès. Les partis politiques sont autant de pièges tendus à la force populaire; ce sont des bourbiers dont on ne peut sortir sans se salir. Travailleurs, ne votez pas, abstenez-vous! Sachez que, seule, la Révolution sociale violente mettra un terme aux terribles misères que vous endurez depuis si longtemps. Encore une fois, ne votez pas! Plus de maîtres, plus d'esclaves, plus de gouvernants, plus de gouvernés! Nous voulons être libres; c'est pourquoi nous sommes abstentionnistes.

De la société nouvelle, basée sur l'Égalité, de ce nouveau monde rendu à la raison, doivent être exclus l'esclavage et l'autorité; c'est pourquoi, à ceux — conservateurs, républicains, radicaux, socialistes et tutti quanti — qui viennent mendier nos suffrages, nous devons répondre : « A L'ÉGOUT, TAS DE TARTUFES!!! »

VIVE L'ANARCHIE!

VIVE LA RÉVOLUTION SOCIALE!!

Le groupe communiste-anarchiste

« *Les Insurgés* »

d'Armentières. (Nord.)

\* \*

Marseille, 25 Avril 1885.

Les coureurs de candidatures et les ambitieux de tout crin sont aux abois depuis quelque temps dans notre ville. Les tendances autoritaires des collectivistes se dessinent plus clairement ainsi. Nous en profiterons, car c'est l'exemple de l'ambition qui nous persuadera de préconiser, en toute occasion, l'absence totale de la funeste Autorité, sous quelque forme qu'elle se présente.

Avec une fureur effrénée, les socialistes à faux nez se livrent à des campagnes grotesques; pour résister à notre propagande, rien ne leur coûte; il vont jusqu'à faire alliance avec les radicaux! Ah! c'est qu'ils sentent bien que nous nous apprêtons à leur tailler une de ces vestes comme en sait si bien tailler l'arme tran-

chante de nos immuables principes! Aussi font-ils grand étalage de leurs programmes et de leur dévouement à la cause des travailleurs: «A nous l'Etat, glapissent-ils; et quand nous serons les maîtres de la situation, la misère disparaîtra et le règne de la justice sera venu!»

Certes, il faut être affligé d'une rude araignée dans le cerveau, ou bien être soi-même rongé d'ambition ou de naïveté, pour ne pas reconnaître que cet impudent langage a cessé de séduire, qu'il n'est plus d'actualité, qu'il a fait son temps, en un mot que les peuples commencent à ouvrir les yeux et se refusent à tomber encore dans le piège grossier qui leur est tendu.

Notre opposition réfléchie fait, nous le savons, le désespoir des votards en général et des collectivistes en particulier. Ces derniers surtout éprouvent une insurmontable horreur pour la bête noire de l'Anarchie. Aussi, dans toutes leurs réunions, prennent-ils la prudente précaution de nous éliminer... quand ils le peuvent. C'est là un système parfaitement en rapport avec les étroites théories collectivistes, et qui nous donne une idée précise de ce que seraient les dirigeants du Quatrième-Etat, si l'aristocratie populaire venait à s'emparer du pouvoir, et si nous n'étions là, nous, anarchistes, pour démontrer aux producteurs qu'il est temps de ne plus s'amuser à remplacer des coquins par des farceurs, mais qu'il est urgent de les supprimer tous. C'est là, les faits nous le prouvent, le seul moyen pratique d'assurer à l'humanité souffrante le bonheur si ardemment désiré!

Pour le groupe *Les Dépouillés*, de Marseille,  
ETIENNE BELLOT.

## NOTRE SOUSCRIPTION

Henri, 50, c.; — Alexandre, 50, c.; — R.... 2, fr.; — Un tapissier, 10, c.; — un insurgé du ministère, 20, c.; — F. Monier, 20, c.; — Un petit enragé, 20, c.; — Pic-en-face, 20, c.; — Cupidon, 10, c.; — Jean couche debout, 15, c.; — Il n'y a pas de question sociale, 20, c.; — un pur-sang, 20, c.; — Pour que l'on dynamite tous les gouvernants, 50, c.; — un automédon révolutionnaire, 10, c.; — Adophe tailleur, 10, c.; — un votard dégoûté, 5, c.; — Bertrand et Raton, 5, c.; — Vive le vol pour la propagande!... 5, c.; — Un ex-socialiste, 25, c.; — Un ami du travail, 25, c.; — La fleur, 25, c.; — Clothes, 25, c.; — Bings Bolinck, 25, c.; — Joseph Achille le communiste, 25, c.; — Adrien Fels, 25, c.

Total : 7, 15

Report : 27, 35

En caisse : 34, 50

## COMMUNICATIONS

LA LIBERTÉ (*Groupe d'études sociales*). Mercredi soir a eu lieu la séance préparatoire annoncée dans notre dernier numéro. Le groupe « la Liberté » a été définitivement constitué.

Sa première réunion publique et contradictoire aura lieu mercredi, 6 mai, à 8 heures 1/2 du soir, à l'estaminet Pira (angle de la rue du Miroir et de la rue des Visitandines).

Ordre du jour : *Le patronat est-il nécessaire?*  
Le groupe adresse un chaleureux appel aux travailleurs désireux de s'instruire et de travailler à leur émancipation.

— UNION ANARCHISTE. Lundi 4 mai, réunion publique et contradictoire, à la *Renommée*, Grand'place, à 8 heures du soir.

Ordre du jour : *Des expositions internationales et de leurs conséquences.*

Notre collaborateur, J. Coutant, étant parti en Angleterre depuis quelques jours, nous prie d'inviter ses correspondants à attendre qu'il leur ait indiqué sa nouvelle résidence.

Editeur : EGIDE GOVAERTS

Imp. G. Gosse, rue Saint-Ghislain, n. 8.